This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

130. e.
136.

600099961/

L'ABBÉ DE MEISSAS

M. RENAN

APOLOGISTE MALGRÉ LUI

RÉPONSE

A L'*ÉGLISE CHRÉTIENNE*

PARIS
JULES GERVAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE TOURNON, 29

1879

130. e. 136.

180. e. 129.

LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR

PAR NOSSEIGNEURS

RAMADIÉ, archevêque d'Albi, et FOULON, évêque de Nancy et de Toul

ARCHEVÊCHÉ
D'ALBI

Albi, le 10 novembre 1879.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Votre réponse au dernier ouvrage de M. Renan sur les origines chrétiennes, est pleine d'intérêt. J'ai surtout admiré, en la lisant, la rigueur de votre logique, l'étendue de votre érudition, la correction de votre style, la modération et le bon ton de votre discussion.

Si elle est mise sous les yeux du savant écrivain, elle devra le convaincre de légèreté et d'erreur. Les nombreuses contradictions qu'elle constate, et les défauts de critique qu'elle rend sensibles sont une réfutation complète de son livre. Un historien qui demande les vérités traditionnelles aux rêves de son imagination et invoque des hypothèses pour détruire des réalités incontestables mérite-t-il confiance? Est-il sérieux ? Vous répondez non, et vous justifiez cette réponse.

Votre brochure est un service rendu à la cause catholique. En même temps qu'elle fortifie la foi dans les âmes, elle les prémunit contre la fascination d'un beau talent mis au service d'une mauvaise cause. Je vous remercie de me l'avoir envoyée.

Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon religieux dévouement en N.-S.

† ET. EM.,
Archevêque d'Albi.

ÉVÊCHÉ
DE
NANCY ET DE TOUL

Nancy, le 11 novembre 1879.

MONSIEUR L'ABBÉ.

J'ai lu avec intérêt votre *Réponse.* La critique en est sûre et les conclusions irréfutables. Un autre mérite, c'est le ton élevé et l'excellent style de la discussion. Vous avez fait là, Monsieur l'Abbé, un fort bon travail.

Votre réfutation n'est pas la première qu'on aura opposée aux tristes livres de M. Renan, mais c'est une de celles qui se recommandent le plus à l'attention par ses qualités de fond et de forme. Je la mets au nombre des meilleurs pages apologétiques qui aient été écrites dans ces dernières années. Elle vous fait honneur et je me persuade qu'elle fera du bien.

Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† JOSEPH,
Évêque de Nancy.

M. RENAN

APOLOGISTE MALGRÉ LUI

Depuis quinze ans M. Renan sert au public, volume par volume, ce qu'il appelle l'*Histoire des Origines du christianisme*. La *Vie de Jésus* a ouvert la série ; puis sont venus les *Apôtres*, *saint Paul*, l'*Antéchrist*, les *Evangiles*. Le sixième volume a récemment paru ; il a pour titre l'*Eglise chrétienne*. Nous venons de le lire la plume à la main, et de ce petit travail résulte une conviction que M. Renan ne s'attendait certes pas à engendrer chez un de ses lecteurs. C'est que, pour qui sait lire, ce dernier ouvrage présente de magnifiques éléments d'apologie ecclésiastique.

Telle est la force de la vérité, que nul artifice dans le groupement des faits, nul miroitement de phrases, nul sophisme enfin, n'en sauraient changer la nature. Le diamant reste diamant malgré tout, et l'effort de celui qui, fuyant son éclat pour lui-même et pour autrui, s'efforce de le dissimuler, aboutit seulement à le rendre un peu plus difficile à découvrir. Parvenu à l'époque où l'existence de l'Eglise devient « un fait public, notoire, évident aux yeux de tous » (1), le trop brillant écrivain rencontre un ensemble de faits que son savoir

1. Vie de Jésus, introduction, p. XXXIII.

très-réel ne lui permet pas de contester. Seulement il les accommode à sa façon, et les entre-mêle d'erreurs. C'est ainsi qu'il arrive à présenter un tableau qui semble condamner les prétentions de l'Église à une origine céleste.

Mais, en laissant à M. Renan les erreurs qui sont sa propriété particulière, en reprenant dans son livre les vérités qui sont notre bien commun, on trouve les plus magnifiques témoignages en faveur du catholicisme. C'est ce que nous allons essayer de montrer.

Pour procéder par ordre, nous classerons nos remarques sous les chefs suivants :

1° L'Église catholique ;
2° L'Épiscopat ;
3° La Primauté romaine ;
4° La Tradition ;
5° Les Croyances ;
6° Les Martyrs ;
7° Les Progrès de l'Église.

Nous conclurons ensuite.

I

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

On lit dans l'*Église chrétienne*, préface, page 1 : « Il est certain qu'à la mort d'Antonin, vers l'an 160, la religion chrétienne est une religion complète ; elle a tous ses livres sacrés, etc... »

Page 103, au milieu de beaucoup d'erreurs sur les épîtres de saint Paul à Tite et à Timothée, l'auteur reconnaît du moins qu'en l'an 127 ces épîtres étaient certainement reçues, et que d'après elles « il existe une règle de foi, un centre catholique,

qui exclut comme des branches mortes, ce qui ne reçoit pas la vie du tronc principal. L'hérétique est un coupable, un être dangereux qu'il faut éviter. »

Page 362, à propos de l'hérésie de Marcion en l'an 147 : « Le christianisme était déjà trop formé, ses textes étaient trop arrêtés, ses Évangiles trop comptés, pour que l'opinion catholique pût être ébranlée. »

Deux pages plus loin, le chapitre XIX commence en ces termes : « Un fait capital, qu'on voit dès à présent se dessiner avec évidence, c'est que, au milieu de ces flots agités, il y a une sorte de rocher immuable, une doctrine moyenne, qui résiste aux attaques les plus diverses, aux exagérations judéo-chrétiennes, aux exagérations gnostiques, et constitue une orthodoxie centrale, destinée à triompher de toutes les sectes. Cette doctrine universelle, dont la prétention est d'être antérieure à toutes les doctrines particulières et de remonter aux Apôtres, constitue l'Église catholique, en opposition avec toutes les hérésies. »

Page 493 : « Au 1er siècle, des hommes très-instruits purent ignorer le christianisme ; maintenant (IIe siècle), cela n'est plus possible. »

A ces aveux, M. Renan ajoute, quoique dans un but tout différent de celui qui nous les fait reprendre, des citations qui montrent quelles idées les catholiques se faisaient de leur Église. Ainsi dans *le Pasteur*, dont il rejette sans raison valable la composition au second siècle (1), il reproduit une vision d'Hermas (page 407). Une vieille femme remet d'abord à celui-ci un livre dont l'objet est d'exhorter le monde à la pénitence. Un jeune homme lui apprend aussitôt que cette vieille c'est l'Église. — Pourquoi donc est-elle si vieille? demande-t-il alors. — *Parce qu'elle a été créée la première et que le monde a été fait pour elle.*

1. On sait que la composition du *Pasteur* est généralement placée vers la fin du Ier siècle.

Page 456, M. Renan prend soin de nous montrer saint Polycarpe au moment de son arrestation, le 22 février 155, faisant « une de ces longues prières qui lui étaient habituelles, où il embrassait l'Église catholique tout entière. »

D'où il suit que, vers le milieu du second siècle et bien auparavant, d'après notre auteur lui-même, l'Église catholique était connue de tous. Elle avait ses quatre Évangiles et ses autres livres sacrés ; elle se rattachait aux Apôtres au nom de la tradition qu'elle prétendait avoir reçue d'eux ; elle luttait contre l'hérésie et proscrivait les hérétiques ; ses fidèles se faisaient d'elle exactement l'idée que nous en avons aujourd'hui ; ils l'embrassaient tout entière dans leurs prières.

Assurément la connaissance que le monde avait d'elle avait demandé quelque temps pour se généraliser. Quant à prétendre que dans la période toute primitive où le monde la connaissant moins, put être moins attentif à ce qui se passait chez elle, l'Église ne présentait pas les mêmes caractères, c'est ce que fait M. Renan, nous ne le savons que trop bien ; mais c'est ce qu'on ne saurait absolument prouver. Ce point s'éclaircira mieux par les articles suivants.

II

L'ÉPISCOPAT

Page 88, on lit : « Entre les *presbyteri* ou *episcopi*, il y en eut un qui, par l'habitude de s'asseoir sur le premier siége, absorba les pouvoirs des autres et devint l'*épiscopos* ou le *presbytéros* par excellence. Le culte contribua puissamment à cette unité. L'acte eucharistique ne pouvait être célébré que par un seul et donnait à celui qui le célébrait une extrême importance. Cet *épiscopos*, avec une rapidité dont on est surpris, devint le chef du presbytérat et par conséquent de l'Église entière. Sa *cathédra*, placée hors rang et ayant la forme d'un fauteuil,

devint un siége d'honneur, le signe de la primauté. Chaque église n'a plus dès lors qu'un *presbytéros* en chef, qui s'appelle, à l'exclusion des autres, *épiscopos*. A côté de cet évêque, on voit des diacres, des veuves, un conseil de *presbytéri;* mais le grand pas est franchi ; l'évêque est le seul successeur des Apôtres. L'autorité apostolique, censée transmise par l'imposition des mains, a étouffé l'autorité de la communauté. Puis les évêques des différentes églises, se mettant en rapport les uns avec les autres, constitueront l'Église universelle en une espèce d'oligarchie, laquelle tiendra des assemblées, censurera ses propres membres, décidera des questions de foi, et à elle seule formera un vrai pouvoir souverain... Quand Hégésippe fait son voyage à travers toute la chrétienté, dans la seconde moitié du second siècle, il ne voit plus que des évêques ; tout est pour lui une question de succession canonique, ect. »

Ce qui ressort avec évidence de tout ceci, c'est que l'Église, dès qu'elle a pris assez de développements pour se manifester au grand jour de l'histoire, apparaît avec la constitution épiscopale qu'elle a toujours conservée ; c'est que dès lors chaque église regardait son évêque comme le successeur d'une suite non interrompue d'évêques qu'elle avait eus à sa tête dans les mêmes conditions depuis son origine ; c'est qu'un voyageur comme Hégésippe, vers l'an 157, ne trouvait nulle part rien de semblable aux souvenirs d'un prétendu état primitif où l'autorité, au lieu d'être dans les mains d'un seul, eût été dans les mains de la communauté, ni d'une transformation récente en vertu de laquelle un seul, par l'habitude prise on ne sait où de s'asseoir au premier rang, aurait absorbé les pouvoirs de tous.

Quant aux lecteurs disposés à croire que M. Renan ait jamais pu prendre au sérieux ce soi-disant état primitif, celui-ci s'est chargé de prévenir tout malentendu avec eux, en disant, page 93 : « Les Apôtres restèrent vivants et gouvernèrent après leur mort. L'idée que le président de l'Église tient son

mandat des membres de l'Église ne se montre pas une seule fois dans la littérature de ce temps. L'Église échappa ainsi, par l'origine surnaturelle de son pouvoir, à ce qu'il y a de caduc dans une autorité déléguée. Une autorité législative et exécutive peut venir de la foule ; mais des sacrements, des dispensations de grâces célestes n'ont rien à voir avec le suffrage universel. De tels priviléges viennent du ciel ou, selon la formule chrétienne, de Jésus-Christ, source de toute grâce et de tout bien. »

Non content de cela, il nous montre en maint autre passage l'épiscopat constitué, vers le milieu du second siècle, d'une façon qui exclut, aux yeux de tout homme sérieux, la possibilité d'une sorte d'introduction subreptice et récente de cette institution. Citons seulement, et presque au hasard, la page 435. Il s'agit de l'Asie en 153.

« Les églises étaient riches, nombreuses. L'épiscopat, nulle part ailleurs, ne comptait autant d'hommes capables, modérés, courageux. On citait Thraséas, évêque d'Euménie ; Sagaris, évêque de Laodicée ; Papirius, dont on ignore la patrie ; Apollinaire d'Hiérapolis, destiné à jouer dans les controverses capitales, qui allaient bientôt diviser les églises d'Asie, un rôle considérable ; Polycrate, futur évêque d'Éphèse, issu d'une famille qui comptait avant lui jusqu'à sept évêques dans son sein. »

Comment admettre que l'épiscopat fut seulement le fruit récent de l'usurpation d'un seul ou le résultat d'une abdication des pouvoirs de la communauté entre les mains de celui-là, alors que dès l'an 117, époque où commencent les récits de l'*Eglise chrétienne*, on ne trouve pas une seule église particulière qui n'ait son évêque ; alors qu'on ne peut, même auparavant, en citer une seule où l'on constate ce prétendu état antérieur ; alors que, dès le second siècle, la grande question est pour chaque siége la question de succession canonique ; alors qu'une seule famille est déjà sur le point, en 153, de compter le huitième évêque qu'elle donne à l'Église ?

III

LA PRIMAUTÉ ROMAINE

Page 81, à propos du chapitre XXI de l'Évangile selon saint Jean, M. Renan convient d'abord que la provenance de ce dernier chapitre « est bien la même » que celle de tout le livre, et il ajoute :

« L'auteur de ces lignes se montre grand partisan de Pierre, et s'attache à rendre hommage au rang de pasteur suprême qu'on lui attribuait à des degrés divers. »

Passons sur « à des degrés divers, » et retenons l'aveu implicite que, dès la fin du premier siècle, le commencement du second tout au plus (1), personne dans l'Église ne contestait à Pierre le rang de pasteur suprême.

Page 348 : « Rome, on le voit, continuait à être le centre d'un mouvement extraordinaire. Les hérétiques de toute sorte s'y donnaient rendez-vous et venaient s'y faire anathématiser. Le centre d'une future orthodoxie catholique était évidemment là. Pius avait succédé à Hygin et mettait la même fermeté que son prédécesseur à défendre la pureté de la foi. »

Nous sommes en 141. Les hérétiques savent tous qu'en faisant accepter leur doctrine à Rome, ils la feront prévaloir dans toute l'Eglise. Les évêques de ce Siége se succèdent, et se ressemblent par leur zèle à maintenir contre eux la pureté de la foi. Quels autres signes faut-il pour reconnaître un centre d'orthodoxie, non pas seulement futur, mais déjà bien présent?

1. Si nous employons cette formule, c'est pour ne pas entamer ici de discussion sur la provenance du IVe évangile. M. Renan, tout en en refusant à saint Jean la paternité, se voit forcé de convenir qu'il était rédigé déjà vers l'an 126. Nous n'en demandons pas plus pour prouver qu'au commencement du second siècle saint Pierre était considéré comme pasteur suprême.

Glissons sur la venue de l'hérétique Marcion à Rome en 142 (page 352), et les trois condamnations dont il y fut successivement frappé (page 360), pour arriver à quelque chose de plus décisif. Nous sommes en l'an 154.

(Page 444): « Polycarpe, dans ces années d'extrême vieillesse, fut comme le président des églises d'Asie. De graves questions, qui s'étaient à peine posées d'abord, commençaient d'agiter ces Églises (1). Avec ses idées de hiérarchie et d'unité ecclésiastique, Polycarpe devait songer à se tourner vers l'évêque de Rome, auquel *presque* tout le monde, vers ce temps, reconnaissait *une certaine* autorité pour départager les Églises divisées. Les points controversés étaient nombreux ; il semble de plus que les deux chefs d'Églises, Polycarpe et Anicet, avaient l'un contre l'autre quelques petits griefs. »

Sans nous arrêter aux singulières réticences que comportent les formules : *Presque* tout le monde, *Une certaine* autorité ; sans triompher de l'embarras qu'elles accusent chez l'auteur, arrêtons-nous aux faits avérés, dont l'expression se trouve ici.

Malgré la suprématie que lui accordaient, d'après M. Renan, les Églises d'Asie, malgré ses griefs personnels contre l'évêque de Rome, saint Polycarpe reconnaît en lui une autorité à laquelle il doit obéir, et il entreprend, dans une extrême vieillesse, le voyage d'Italie, pour aller lui soumettre les questions controversées.

Notre auteur, il est vrai, nous donne à entendre que cette conduite était inspirée par « des idées de hiérarchie et d'unité ecclésistique » particulières au vieil évêque de Smyrne. Mais Polycarpe avait vécu plusieurs années avec l'apôtre saint Jean ; il était le dernier témoin de l'âge apostolique (2) ; c'était par

1. Il s'agissait surtout du jour où la Pâque devait être célébrée.

2. Page 437, M. Renan dit de saint Polycarpe : « Comme tous admettaien qu'il avait vécu plusieurs années avec l'apôtre Jean, on croyait posséder encore en lui un dernier témoin de l'âge apostolique. » Prétend-il insinuer par là que tous se trompaient, et ne s'agit-il pas ici d'un fait public, dont le caractèrt exclut la possibilité d'une méprise générale?

excellence un conservateur (1) ; de l'aveu même de M. Renan, « il passait aux yeux de tous pour le type parfait de l'orthodoxie » (page 440). Dans de pareilles conditions, comment admettre qu'en se soumettant au Pontife romain, l'évêque de Smyrne obéissait à des idées qui lui étaient particulières? Sur quoi s'appuiera-t-on pour soutenir que le saint vieillard pratiquait à l'égard de l'évêque de Rome autre chose que les préceptes reçus de l'apôtre saint Jean? Que ce type parfait de l'orthodoxie ne se conformait pas en cela au devoir, tel que le reconnaissaient tous les orthodoxes? Que ce conservateur changeait la constitution de l'Église, pour le seul plaisir de fatiguer sa vieillesse et d'abaisser son autorité devant l'autorité d'un autre évêque ?

IV

LA TRADITION

Page 41, parlant de l'apologie présentée dès l'an 125 à Adrien par saint Quadratus, M. Renan la commente en ces termes badins : « Quadratus prétendait que l'on avait connu, vivant encore de son temps, quelques-uns de ceux qui avaient été guéris ou ressuscités par le Sauveur. Adrien se fût certainement fort amusé de voir un de ces vénérables centenaires, et son affranchi Phlégon en eût enrichi son traité *Sur les cas de longévité ;* mais cela ne l'eût pas convaincu. Il avait été témoin de tant d'autres miracles ! »

Vraiment ! Tant que cela! Et notre savant auteur, si prodigue de renvois à son ordinaire, dédaigne ici de nous indiquer le moindre texte ou le moindre monument qui puisse nous aider à hausser nos connaissances jusqu'au niveau des siennes. Pourtant si les morts ressuscités étaient chose si commune

1. Page 446, on lit : « Les conservateurs, comme Polycarpe, etc. »

dans l'Empire au second siècle, si Adrien les avait rencontrés par troupes dans ses voyages, cela serait intéressant à savoir ; et M. Renan, débarrassé du souci de nous instruire à ce égard, n'aurait plus qu'à nous expliquer comment Adrien, blasé sur de pareilles rencontres, aurait pu s'en amuser encore.

Les Juifs étaient d'une humeur moins folâtre, et l'Évangile ne nous dit pas qu'ils se soient si fort amusés aux résurrections de Lazare, du fils de la veuve de Naïm ou de la fille du centenier. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles l'auteur des *Origines du Christianisme*, qui penche visiblement pour les gens du caractère d'Adrien, tient l'Évangile en si médiocre estime.

Quoi qu'il en soit, nous avons à relever une autre différence entre les témoins de l'espèce de Quadratus et leurs persifleurs. Les premiers meurent pour confirmer leur témoignage ; les seconds cesseraient de plaisanter, si jamais on leur demandait d'attester quelque chose au prix de leur sang, ne fût-ce que la sincérité de leur scepticisme. Et toutes les railleries du monde ne prévaudront jamais contre ce fait, que, dès l'an 125, un homme appartenant d'un côté à l'élite intellectuelle de l'Empire romain, de l'autre à la race de ceux qui mouraient pour prouver qu'ils disaient vrai, brava tous dangers pour s'adresser publiquement à l'empereur Adrien, et que cet homme affirma l'existence encore contemporaine de plusieurs de ceux qui avaient été ressuscités par le Sauveur.

Mais ce n'étaient pas seulement les actes de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'étaient encore ses paroles qui vivaient alors toutes fraîches dans la mémoire des hommes. Parlant des traditions qu'on trouvait à Éphèse au commencement du second siècle, M. Renan nous dit lui-même (page 48) :

« Ces traditions résidaient surtout dans la mémoire de deux personnes que l'on tenait, dans ces parages, pour les deux plus hautes autorités en fait d'histoire évangélique, savoir un

homonyme de l'apôtre Jean qu'on appelait *Presbytéros Joannes*, et un certain Aristion, qui savait par cœur beaucoup de discours du Seigneur. Papias, déjà vers le temps où nous sommes, (an 126), consultait ces deux hommes comme des oracles et prenait note de leurs traditions, qu'il devait insérer dans son grand ouvrage sur les *Discours du Seigneur.* »

Page 125, au sujet de ce même Papias : « Il consulta ceux qui avaient vu les apôtres. C'était un homme soigneux, connaissant à fond les Écritures, chercheur à sa manière. Recueillir avec zèle, et *à certains égards* avec critique les paroles de Jésus, commenter ces paroles au sens le plus littéral, les classer méthodiquement par ordre de matières, rassembler en un mot les traditions de l'âge apostolique déjà disparu, ce fut son œuvre. Il institua pour cela une vaste enquête, qu'il conduisit selon *quelques-unes des règles* qu'eût prescrites un sain jugement. Mécontent des petits livres (1) que l'on présentait comme le tableau exact de la vie de Jésus, il crut pouvoir mieux faire et prétendit donner l'idée même de l'enseignement de Jésus. Il ne voulait croire que les renseignements originaux. Aussi passa-t-il sa vie à interroger ceux qui pouvaient savoir quelque chose de la tradition primitive. »

Suit une longue citation de Papias, que nous ne reproduirons pas pour abréger. La page en question est d'ailleurs très-connue, et nos lecteurs peuvent, s'ils le désirent, la retrouver dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. (III, XXXIX, 3 et 4.)

Page 342, M. Renan rend encore témoignage à la tradition. Il s'agit de la mort des saints apôtres Pierre et Paul.

« Il en exista des rédactions anciennes qui ont disparu, mais qui ne différaient pas essentiellement de celles qui nous ont été conservées, et qui ont fixé la tradition sur ce sujet important... Rome et tous ses environs, surtout la voie d'Ostie,

1. Par ces petits livres, M. Renan entend peut-être les évangiles synoptiques ; sa phrase offre dans ce cas un sens absolument faux. Elle exprime une vérité, si, au lieu de synoptiques, il entend certains apocryphes.

furent *comme* remplis de souvenirs *qu'on prétendait se rapdorter* aux derniers jours des deux apôtres, etc. »

Dans ce passage, comme dans le précédent, supprimez les formules soulignées, que l'auteur ne saurait justifier, et qui procèdent seulement d'une sorte d'horreur pour les choses trop nettes et trop claires, trait distinctif de son caractère ; vous aurez la vérité absolue.

Page 438, tout en traitant les habitudes de saint Polycarpe de « manies de vieillard, » M. Renan donne cependant quelques lignes irréprochables :

« Sa conversation était abondante, et quand il venait s'asseoir à l'endroit qu'il affectionnait, sans doute sur une des terrasses de la pente du mont Pagus, d'où l'on découvre le golfe étincelant et sa belle ceinture de montagnes, on savait d'avance de quoi il allait parler. « Jean et les autres qui avaient vu le « Seigneur, » voilà où il en revenait toujours. Il racontait la familiarité qu'il avait eue avec eux, ce qu'il leur avait entendu dire sur Jésus, sur sa prédication. Un écho de la Galilée se faisait ainsi entendre à cent vingt ans de distance sur les bords d'une autre mer. Il répétait sans cesse que c'étaient là des témoins oculaires, et que lui les avait vus. »

Un peu plus bas, page 439 :

« Longtemps après, ses disciples se rappelaient l'un à l'autre le banc où il s'asseyait, sa démarche, ses habitudes, les traits de son corps, sa façon de parler. Chacune de ses paroles, ils la gravaient dans leur cœur. Or, dans le cercle qui l'entourait était un jeune Grec d'une quinzaine d'années, destiné à jouer un rôle de premier ordre dans l'histoire ecclésiastique : c'était cet Irénée, qui devait nous transmettre l'image, *souvent faussée, mais à quelques égards* très vivante, du dernier monde apostolique dont il avait vu en quelque sorte le soleil couchant. »

Les mots soulignés n'ont aucune raison d'être ; ils procèdent de la manie déjà signalée, manie d'écrivain hostile au christianisme, bien autrement dangereuse et surtout autrement

réelle que les prétendues manies de saint Polycarpe. Mais, ces mots mis à part, si le lecteur veut bien se rappeler que saint Irénée vint prêcher l'Évangile dans les Gaules vers 177, qu'il y succéda à saint Pothin sur le siège de Lyon, qu'il fut chez nous, par sa parole et ses écrits, le plus vaillant défenseur de l'orthodoxie au IIe siècle, on verra qu'en somme M. Renan donne, sans y penser, des preuves décisives en faveur de la tradition apostolique dans nos églises, comme dans celles de toute la catholicité.

La parole des témoins certains de cette tradition avait, au reste, de l'aveu de notre auteur lui-même, une vertu souveraine pour triompher de l'hérésie, car il nous dit, page 450 : « Beaucoup de Valentiniens et de Marcionites virent Polycarpe à Rome, et revinrent à l'Église orthodoxe. »

Un peu plus loin, page 451 : « Un immense résultat était acquis. La règle de prescription est posée. La vraie doctrine sera désormais celle qui est professée généralement par les Églises apostoliques et qui l'a toujours été. *Quod semper, quod ubique.* Entre Polycarpe et Valentin, la chose est claire. Polycarpe a la tradition apostolique; Valentin, quoi qu'il en dise, ne l'a pas. Les Églises particulières forment par leur réunion l'Église catholique, dépositaire absolue de la vérité. Celui qui préfère son sentiment propre à cette universelle autorité, est un sectaire, un hérétique. »

Si l'on veut maintenant savoir avec quelle ardeur et de quelle manière la tradition était alors défendue à Rome contre les Gnostiques et les Marcionites et autres hérétiques, M. Renan nous a déjà rendu le service de nous l'apprendre deux pages plus haut :

« Polycarpe était l'adversaire déclaré de ces idées. Comme Justin, et probablement d'accord avec celui-ci, (l'auteur pourrait même dire d'accord avec le pape Anicet, dont il était l'hôte à ce moment-là), il fit contre les sectaires des prédications fougueuses. Le rare privilége qu'il avait d'avoir vu les

disciples immédiats de Jésus lui donnait une immense autorité. Il alléguait selon sa coutume l'enseignement des apôtres, dont il se disait le dernier auditeur vivant, et maintenait comme règle de foi la tradition, remontant par une chaîne non interrompue à Jésus lui-même. »

Voilà qui est parfait. Mais M. Renan, qui constate cet état de choses en l'an 154, peut-il s'imaginer qu'il était nouveau? Peut-il croire que précédemment il n'y avait pas d'orthodoxie, ou que l'orthodoxie était autre chose que la doctrine venant de Jésus lui-même par voie de tradition, doctrine professée partout et toujours dans l'Église catholique ? Évidemment non ; puisque c'est à sa plume élégante toujours et judicieuse cette fois, que nous devons la sentence ainsi libellée : « Entre Polycarpe et Valentin, la chose est claire, Polycarpe a la tradition apostolique ; Valentin, quoi qu'il en dise, ne l'a pas. »

V

LES CROYANCES

Il ne faut pas s'attendre ici à quelque chose de complet ; l'ouvrage de M. Renan ne saurait comporter autant. On verra néanmoins que notre apologiste malgré lui laisse échapper çà et là des rayons de lumière bien inattendus dans un livre comme le sien.

Ainsi, au beau milieu de son chapitre X, consacré aux hérésiarques Basilide, Valentin, Saturnin et Carpocrate, page 177, M. Renan lâche tout à coup la phrase suivante :

« Ces efforts désespérés pour accommoder en Jésus le Dieu et l'homme tenaient à des difficultés inhérentes à la nature du christianisme. »

On savait donc, vers l'an 130 (c'est de ce temps-là qu'il s'agit), que pour rester chrétien, il fallait avant tout reconnaître en Jésus-Christ la divinité unie à l'humanité. C'est, ce me semble, un assez beau témoignage en faveur de la foi de l'Église primitive à l'union hypostatique.

Il est vrai que, dès l'an 126 (page 55), M. Renan nous a déclaré que « la conscience chrétienne, si souvent affolée depuis cent ans sur l'idée qu'il fallait se faire de Jésus, avait trouvé enfin son point de repos. » Mais, tant qu'il n'aura pas donné les preuves de cet affolement, tant qu'il n'aura pas expliqué comment les « affolés » d'avant 126 mouraient pour Jésus-Christ exactement comme ceux qui après 126 avaient eu la bonne fortune de trouver leur « point de repos », l'auteur des *Origines du christianisme* trouvera bon que nous ne voyons pas d'affolement ailleurs que dans son imagination.

Au reste, dès la même année 126, M. Renan reconnaît l'existence du quatrième évangile. Quoiqu'il en conteste l'origine avec un acharnement trop bien expliqué par son but, il fait ressortir lui-même ce que les chrétiens d'alors y trouvaient :

Page 61 : « Jésus se proclame la vérité et la vie, il se déclar Dieu, on ne vient au Père que par lui, etc. »

Impossible de mieux établir la foi du IIe siècle chrétien à la divinité de Jésus-Christ (1).

A ce dogme, s'ajoutait celui de la présence réelle. On ne saurait le trouver plus formellement exposé que dans ce passage de l'Apologétique où saint Justin trace pour Antonin et pour ses deux associés le tableau des réunions chrétiennes, telles qu'elles avaient lieu au cours du second siècle. M. Renan le cite page 373. Nous y lisons :

« Et cette nourriture-là est appelée chez nous *Eucharistie.*

1. Ceci tient, il est vrai, d'après M. Renan, à un phénomène particulier à l'Asie ; c'est que (page 126) « devenir Dieu était là chose très-facile. » Il paraît que, quand on l'était devenu là, il était plus facile encore de le devenir dans le reste du monde.

Il n'est permis d'y participer qu'à ceux qui croient à la vérité de nos doctrines, qui ont été lavés au bain régénérateur établi pour la rémission des péchés, et qui vivent selon les préceptes du Christ... On nous enseigne que la nourriture sur laquelle a été prononcée en actions de grâces la prière composée des paroles de Jésus, on nous enseigne, dis-je, que cette nourriture, de laquelle notre sang et notre chair sont nourris par une intime transformation, n'est autre chose que la chair et le sang de Jésus incarné. »

Voilà pour l'Eucharistie. Passons au culte de la très-sainte Vierge.

Page 344, M. Renan nous prouve que, vers l'an 140, on regardait Marie comme appartenant à la race de David et l'on croyait à sa virginité perpétuelle. Il expose en effet que certains Évangiles apocryphes (1), déjà rédigés vers cette époque, contiennent des affirmations précises et détaillées sur ces deux points.

Page 340, notre auteur relève ce qu'il appelle à bon droit une « forte naïveté » du Cérygme de Pierre et de Paul, dont il place la rédaction définitive vers l'an 140 ; il remarque que cette naïveté se trouvait déjà dans un apocryphe beaucoup plus ancien, l'Évangile des Hébreux (2). Il s'agit de l'enfant Jésus confessant ses péchés.

Mais les rédacteurs de ces deux écrits n'ont certainement pas inventé la pratique qu'ils prêtent si naïvement à l'enfant Jésus; s'ils la lui ont prêtée, c'est qu'ils la connaissaient; s'ils la connaissaient, c'est qu'elle était en usage de leur temps, et que probablement ils y recouraient eux-mêmes. Nous avons donc, grâce

1. On sait que, pour n'être pas des livres canoniques, les Évangiles apocryphes n'en doivent pas moins être pris en considération. Ils sont importants surtout pour révéler l'état d'esprit et les croyances de leurs rédacteurs et de leurs lecteurs primitifs.

2. Voir les Évangiles, page 112. M. Renan y place la rédaction de l'Évangile des Hébreux vers l'an 75.

à M. Renan, une preuve assez décisive de l'usage de la confession non-seulement dès l'an 140, date qu'il assigne à la rédaction du Cérygme de Pierre et de Paul, mais dès l'an 75, date qu'il assigne à la rédaction de l'Évangile de Hébreux. Peut-être cette preuve n'est-elle pas absolument nouvelle; nous la croyons cependant peu connue, ou du moins peu remarquée.

VI

LES MARTYRS

Nous lisons dès la page 34 (an 125) : « Les libelles contre les Chrétiens se multipliaient de toutes parts; ces délations constituaient un métier lucratif, car le délateur avait une partie des biens du condamné. En Asie surtout, les réunions provinciales, accompagnées de jeux, aboutissaient presque toujours à des exécutions. Comme couronnement de la fête, la foule demandait le supplice de quelques malheureux. La redoutable acclamation « Les Chrétiens aux lions! » devenait ordinaire dans les théâtres; car il était rare que l'autorité ne se prêtât pas à de telles acclamations du peuple assemblé. »

Remarquez que ces clameurs sanguinaires de la foule, ces complaisances barbares de la magistrature, ce déchirement public des chrétiens par les lions, se rapportent à une époque dont M. Renan nous a dit trois pages plus haut : « Les temps étaient à la tolérance. »

Cela n'empêche pas que, tandis que du côté des payens il n'y avait pas de fête complète sans un carnage de Chrétiens, du côté des Juifs (page 277) « les femmes qui voulaient se convertir étaient fouettées dans les synagogues, accablées de coups de pierres. »

Rempli néanmoins de cette belle idée de tolérance, notre auteur s'étonne, page 293, d'avoir à signaler encore des martyres vers 138, fin de l'empire d'Adrien : « Peut-être faut-il attribuer aux caprices et aux désordres de ces derniers mois

quelques (1) martyres qui eurent lieu sous son règne, *et dont on ne voit pas bien le motif.* Télesphore était alors chef de l'église de Rome ; il mourut en confessant le Christ, et passa au nombre des gloires de la foi. »

Dont on ne voit pas bien le motif est charmant. Mais peut-être, avant de se constituer l'historien de nos origines, M. Renan n'eût-il pas mal fait de chercher à voir bien le motif de cette effusion trois fois séculaire de sang chrétien qui ouvre nos annales.

Quoi qu'il en soit, il n'a pu toucher au second siècle, pas plus qu'au premier, sans passer pour ainsi dire par un bain de sang chrétien, dont ses récits gardent l'empreinte.

Page 302, parlant d'Antonin, qui avait succédé à Adrien en 138, il nous dit : « Telle était la rigueur de l'ordre légal établi, telle était l'effervescence populaire contre les chrétiens, que, même sous ce règne, on a le regret de trouver beaucoup de martyrs. Polycarpe et Justin sont les plus illustres ; ils ne furent pas les seuls. L'Asie Mineure fut ensanglantée de meurtres juridiques très-nombreux. »

Un peu plus loin se trouvent certaines expressions qui confirment ce très-grand nombre des victimes de la persécution. Parlant de l'opinion des stoïciens, M. Renan nous dit en effet, page 312 (an 138) : « Le courage des martyrs chrétiens leur paraissait une folle obstination, une affectation d'héroïsme tragique, un parti pris de mourir, qui ne méritait que le blâme. Ces *troupes d'affolés* d'Asie, qui venaient demander la mort, les irritaient. Ils les confondaient avec ces cyniques, vains et orgueilleux, qui recherchaient des morts théâtrales et se faisaient brûler vifs pour faire parler d'eux. »

Troupes d'affolés ne répond certainement pas chez l'auteur à un sentiment de respect et d'admiration bien profond pour la

1. Ne relevons pas ce *quelques*. M. Renan va si bien nous aider lui-même à prouver qu'il ne s'agit pas de quelques-uns, mais d'une multitude, que nous nous reprocherions de le quereller pour si peu.

mâle vertu de nos ancêtres dans la foi ; mais cette expression implique un nombre très-considérable. Comme nous tenons aux faits de l'histoire bien plus qu'aux appréciations de M. Renan, nous nous en contentons.

Quant aux rapprochements entre les martyrs chrétiens et les cyniques qui se faisaient brûler vifs pour faire parler d'eux, ils furent toujours difficiles, au moins pour le nombre, puisque d'un côté nos martyrs se comptaient par milliers, tandis qu'on n'a jamais connu de l'autre côté que le seul Pérégrinus. Nous pourrions ajouter que le suicide étrange et théâtral de ce philosophe ne s'étant produit qu'en l'an 165, n'eût pas offert aisément matière à des comparaisons pour les stoïciens de l'an 138. Enfin il nous serait loisible d'ajouter que le seul document sur lequel s'appuie tout le passage précité étant la mort de Pérégrinus par Lucien, et Lucien ne s'étant jamais attaché à la secte de Zénon, les stoïciens n'ont rien à voir ici.

Mais ce n'est pas pour chicaner M. Renan sur ces petits entraînements de sa plume, que nous nous servons de la nôtre ; deux volumes in-octavo pour un n'y suffiraient peut-être pas, et le lecteur à l'haleine assez robuste pour nous suivre jusqu'au bout, se rencontrerait difficilement. La tâche beaucoup plus aisée que nous nous sommes donnée, c'est de relever les vérités qui ressortent malgré lui de son dernier volume. Revenons donc à nos martyrs.

Page 314 : « La critique, en dévoilant ce que les récits des Actes des Martyrs ont d'insoutenable, est passée quelquefois à l'excès contraire. Les documents qui étaient d'abord présentés comme les pièces originales des procès des martyrs s'étant trouvés pour la plupart apocryphes ; les textes des historiens proprements dits relatifs aux persécutions étant rares et courts ; les recueils des lois romaines ne contenant presque rien sur la matière, il était naturel qu'on s'imposât la plus grande réserve. On put être tenté de croire que les persécutions furent en réalité peu de chose, que le nombre des martyrs ne

fut pas considérable, et que tout le système ecclésiastique sur ce point n'est qu'une construction artificielle. Peu à peu la la lumière s'est faite. Même dégagées des exagérations de la légende, les persécutions restent une des pages les plus sombres de l'histoire et la honte de l'ancienne civilisation. »

Quoique nous nous déclarions absolument satisfait de ce dernier aveu, nous croyons nécessaire d'ajouter quelques observations, sans lesquelles la page que nous venons de citer risquerait d'inculquer des idées fausses au lecteur insuffisamment versé dans l'étude de l'histoire.

Sans doute, nous avons trop le goût de la saine critique pour ne pas nous empresser de reconnaître avec M. Renan qu'en effet certaines pièces qui nous sont parvenues comme actes de tels ou tels martyrs n'offrent aucun caractère sérieux d'authenticité. Pour quelques-unes, nous dirons très-volontiers avec lui : (page 315) « Les pièces de ce genre ne sont que des romans pieux. » Mais nous ajouterons, toujours en sa docte compagnie : (page 316) « Cela n'empêche pas que ces livres ne soient des miroirs exacts des temps où ils ont été composés. »

De pareils romans furent aux réalités du second siècle ce que certains romans contemporains sont aux réalités du dix-neuvième, des peintures fictives en tant qu'elles se rapportent à tel personnage, des peintures où le personnage même est parfois fictif, mais qui n'en reproduisent pas moins fidèlement le caractère et la physionomie de la société que leur auteur a choisie pour milieu. Si trompés par ces récits, quelques-uns de nos annalistes ou de nos historiens ont pu rapporter à la passion de certains martyrs des traits mal établis, si même il leur est arrivé d'inscrire à nos martyrologes (1) un ou deux noms

1. On n'ignore pas que, à part peut-être le nouveau martyrologe romain, aucun de ces recueils ne se présente avec des garanties qui nous obligent à les accepter dans tous leurs détails comme documents indiscutables. Ce sont des œuvres particulières dont la lecture a pu être approuvée, encouragée même par l'autorité ecclésiastique comme éminemment favorable à la piété, mais leurs auteurs, Bède, Florus, Raban, Notker, etc., n'en gardent pas moins chacun la responsabilité de leurs assertions touchant tel ou lel fait particulier.

douteux, ces sortes d'erreurs n'ont jamais pu porter que sur l'infime minorité de nos martyrs. En revanche, il est une foule de victimes de la persécution dont l'histoire n'a gardé aucun souvenir particulier. La rareté et la brièveté des textes sur la matière, chez ceux que M. Renan appelle les historiens proprement dits, ne sauraient prévaloir ici contre les monuments. Notre docte académicien, en sa qualité d'homme voué à l'étude de nos origines, ne peut ignorer, par exemple, la découverte récente faite à Poitiers par le R. P. de la Croix, de la compagnie de Jésus. Un nombre considérable de martyrs, dont aucun archéologue ne contestera certainement l'authenticité, se trouvent réunis dans une même sépulture, à la porte d'une grande ville, et l'histoire n'a pas conservé d'eux le moindre souvenir! Et les traditions locales sont absolument muettes! Combien d'autres parmi nos martyrs gardent peut-être encore, en des hypogées que nul ne connaît, un souvenir scripturaire que le progrès des recherches archéologiques viendra nous révéler à l'heure marquée par la Providence! Combien plus que nous ne connaîtrons jamais ici-bas!

Ce qui d'ailleurs importe ici, c'est la seule majesté du nombre. Or, quand, au lieu d'interroger à cet égard les lettrés d'une civilisation cruelle, aux yeux de qui le sang des humbles coulant à flots pour le Christ n'était qu'un épisode des jeux populaires indigne de leur plume élégante, M. Renan s'est tourné vers ceux qui, touchés par ce même Christ, avaient compris que de pareilles morts fondaient la vie à venir de l'humanité, il sait bien qu'il ne les a pas trouvés muets.

N'est-ce pas lui qui cite ces lignes de saint Justin « homme hautement estimé pour ses études profanes et sa connaissance des écritures (page 365); » lignes adressées à l'empereur Antonin et à ses deux associés, Marc-Aurèle et Lucius Vérus; lignes dont la sincérité nous est garantie par le caractère de leur auteur autant que par la publicité de l'allégation et des faits allégués ?

Page 303 : « Juifs et Chrétiens nous persécutent de tous côtés; ils nous privent de nos biens et ne nous laissent la vie que quand ils ne peuvent nous l'ôter. On nous coupe la tête, on nous attache à des croix, on nous expose à des bêtes, on nous tourmente par les chaînes, par le feu, par les supplices les plus horribles. »

En un temps où l'Eglise avait envahi déjà toutes les provinces de l'Empire, où les chrétiens, de l'aveu de tous, se comptaient par milliers (1), à qui fera-t-on croire que saint Justin eût pu tenir ce langage si sa génération n'avait compté que quelques martyrs isolés?

Ils furent donc innombrables, et c'est une justice à rendre à M. Renan que sur ce point il ne nous marchande pas la vérité, au moins dans les faits. Ainsi, page 317, se trouvent quelques lignes à citer encore : « La persécution était bien alors, comme le veut Tertullien, l'état naturel du chrétien. Les détails des Actes des martyrs peuvent être faux dans la plus grande partie, l'effroyable tableau qu'ils déroulent devant nous n'en fut pas moins une réalité. On s'est souvent fait de trompeuses images de cette lutte terrible, qui a entouré les origines chrétiennes d'une brillante auréole et imprimé aux plus beaux siècles de l'empire une hideuse tache de sang ; on n'en a pas exagéré la gravité. »

Après cet hommage rendu à la vérité des faits, M. Renan s'empresse de reconnaître que « dès qu'il s'agit de croyances, le grand signe et la plus efficace démonstration est de mourir pour elles. »

Ce qu'il entend par là c'est, il est vrai, seulement que les martyrs en mourant prouvaient qu'ils étaient convaincus. Mais cela nous suffit.

1. Ce temps est celui où, d'après M. Renan lui-même (V. ci-dessous p. 2..), la moitié environ de la population, en Asie tout au moins, était déjà chrétienne. Au lieu de milliers, c'est millions qu'il faudrait dire; mais nous voulons avant tout éviter ce qui pourrait sembler une exagération.

Si l'on se rappelle, en effet, que ces chrétiens étaient contemporains du *Presbytéros Joannes*, d'Aristion, de Papias et de saint Polycarpe, que Jésus-Christ leur était prêché par des hommes qui avaient vécu avec les Apôtres et qui tenaient d'eux l'Evangile sans aucun intermédiaire, que ces prédicateurs mouraient les premiers pour leur foi (1), on conviendra sans peine qu'il s'agit ici d'une conviction fondée sur tout autre chose que sur des rêves. Il sautera aux yeux de tout homme de bon sens que, si la génération d'alors eût vu l'Eglise subir des modifications profondes dans sa constitution et dans son dogme, cette conviction n'eût pas existé. Nous n'en demandons pas davantage, et nos apologistes n'ont pas, en général, entendu d'autre sorte la preuve par le martyre des origines divines de notre Eglise.

On verra dans le paragraphe suivant que ni les martyrs eux-mêmes, ni les témoins de leur héroïsme ne la comprenaient autrement.

VII

LES PROGRÈS DE L'ÉGLISE

Page 38 (an 125). « Le Christianisme, prêché à Athènes soixante-douze ans auparavant, y avait fructifié... Plusieurs des individus qu'on appelait spécialement « philosophes » avaient adhéré à la doctrine de Jésus. »

En Egypte aussi bien qu'en Grèce, les esprits les plus cultivés embrassaient la foi chrétienne. M. Renan le reconnaît en disant page 144 : « Des philosophes vont croire à l'extase, au miracle, à des rapports surnaturels entre l'homme et Dieu. »

Quant aux besoins qui amenaient à l'Eglise cette élite des in-

1. M. Renan consacre un chapitre spécial au martyre de saint Polycarpe, page 452. Tout en faisant nos réserves sur les commentaires dont il accompagne son récit, nous regrettons que la nécessité de nous borner nous contraigne à omettre les citations que nous aurions été très-heureux d'y puiser.

telligences, nous en rencontrons l'aveu à propos de saint Justin, page 272 : « Il voulait une solution complète de tous les problèmes qui soulèvent l'univers et la conscience humaine. Le sincère aveu d'impuissance que lui faisaient ses divers maîtres le porta vers les disciples de Jésus. »

C'est qu'en effet beaucoup d'esprits distingués, même dans ce temps-là, répugnaient étrangement à s'arrêter à la foi qui devait être un jour celle de M. Renan, et à « avouer que Dieu a pu se moquer de sa créature jusqu'à lui imposer le fardeau du devoir sans compensation. » (Page 139).

C'est que le philosophe comme l'ignorant, l'homme libre comme l'esclave, était dès lors « invinciblement porté à croire au juste et jeté dans un monde qui est l'injustice même » (page 139). Au lieu d'admettre que Dieu s'était moqué d'eux en les faisant tels, ils se portaient vers la justice. De là les résultats constatés dans les citations suivantes :

Page 432 (an 153) : « On n'exagérerait peut-être pas beaucoup en admettant que près de la moitié de la population (en Asie) s'avouait chrétienne. Dans certaines villes, comme Hiérapolis, la profession du Christianisme était publique. Des inscriptions lisibles encore, attestent des fondations bienfaisantes, dont les distributions devaient se faire « à Pâques et à la Pentecôte. » Des associations de secours mutuels y étaient savamment organisées. Ces villes manufacturières, qui possédaient depuis longtemps des colonies juives, lesquelles y avaient peut-être apporté les industries de l'Orient, *s'ouvraient à toutes les idées sociales du temps*. Les œuvres de charité y étaient très-développées. On y trouvait des crèches, des établissements d'enfants trouvés. L'ouvrier, si dédaigné dans l'antiquité, arrivait par l'association à la dignité de l'existence et du bonheur. » (1).

1. Pour ne pas sortir de notre sujet, nous nous bornons à recommander ces dernières lignes à ceux qui en sont encore à douter que la classe ouvrière soit redevable au christianisme de l'amélioration de son sort.

Passons sur l'*ouverture aux idées sociales*. Il faut être bien prévenu pour aller chercher là l'explication de l'ardeur avec laquelle la moitié de la population embrassait une foi, dont le plus clair résultat dans la société d'alors était de l'exposer à se voir jeter en pâture aux bêtes pour l'amusement de l'autre moitié. Mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer que, de l'aveu même de M. Renan (voir ci-dessus, page 10), saint Polycarpe était alors « comme le président des églises d'Asie; » que l'église d'Hiérapolis, qu'il signale comme une de celles dont les progrès étaient le plus remarquables, avait Papias pour évêque; que par conséquent la tradition apostolique, si vivante en ces deux hommes, était l'âme du mouvement.

L'Asie pourtant ne venait qu'après Rome pour l'importance des progrès de l'Église, car c'est d'elle que M. Renan nous dit, la même année 153 (page 426) : « L'Asie n'en continuait pas moins d'être, après Rome, la province où le christianisme était le plus florissant. »

L'élan, d'ailleurs, continuait partout, car page 477 le chapitre XXIV commence en ces termes (an 156) : « On crut un moment que la mort de Polycarpe avait mis fin à la persécution, et il semble qu'il y eut en effet un intervalle d'apaisement. Le zèle des Smyrniotes ne fit que redoubler; c'est vers ce temps qu'il faut placer le départ d'une colonie chrétienne qui, partant probablement de Smyrne, porta d'un élan vigoureux l'Évangile en des contrées lointaines, où le nom de Jésus n'avait pas encore pénétré. Un vieillard de soixante et dix ans, Pothin, était, ce semble, le chef du départ. »

Avant de tirer de ce passage ce qu'il contient de vrai, une remarque est nécessaire. Certes nous sommes de ceux qui ne croient pas pouvoir faire remonter la plupart des églises des Gaules jusqu'au premier siècle (1); mais autant nous avons repoussé ailleurs, comme contraire à la saine cri-

1. Voir nos diverses publications sur l'évangélisation des Gaules.

tique, la prétention de faire évangéliser complétement les Gaules dès le premier siècle, autant nous protesterons ici contre l'assertion de M. Renan, d'après laquelle le nom de Jésus n'aurait pas pénétré chez nos ancêtres avant saint Pothin.

Avouons cependant que cette assertion paraît n'être que le produit d'une étrange distraction. En effet, notre auteur indique pour l'appuyer le savant ouvrage de M. Edmond Le Blant, son collègue de l'Institut, sur les inscriptions chrétiennes de la Gaule, et il renvoie spécialement à l'étude des deux marbres 548 A et 551 B. Or ces monuments sont de beaucoup antérieurs à saint Pothin ; le premier notamment est signalé par M. Ed. Le Blant comme « contemporain des plus vieux marbres de la Rome souterraine, » c'est-à-dire de la fin du premier siècle (1), et le savant auteur des Inscriptions chrétiennes de la Gaule termine en ces termes l'article qu'il lui consacre : « Le marbre de Marseille justifie par une preuve palpable l'exactitude des paroles des sept évêques gaulois écrivant à sainte Radegonde : *Ipso catholicæ religionis exortu cœperunt gallicanis in finibus venerandæ fidei primordia respirare* (2) »

Ainsi, d'après les renvois mêmes de M. Renan, sinon d'après sa rédaction, ce n'est pas un commencement d'évangélisation, mais un développement, un accroissement de la religion que la Gaule dut à saint Pothin. Retenons donc seulement du passage précité ce qu'il contient d'incontestablement vrai, à savoir que, vers le milieu du second siècle, alors que saint Polycarpe et tant d'autres arrosaient l'Église de leur sang, elle faisait dans les Gaules, comme sur bien d'autres points, de merveilleux progrès.

M. Renan rend d'ailleurs aux églises de Lyon et de Vienne

1. Le plus ancien marbre daté qu'on ait trouvé dans les catacombes, est de l'an 71. Voir de Rossi, Inscr. Christ. urb. Romæ, vol. I.

2. Dès les origines de la religion catholique, les prémices de la foi vénérable commencèrent de pénétrer les confins de la Gaule.

un hommage qui, pour être trop exclusif, n'en est pas moins, à raison de sa provenance, des plus précieux à enregistrer. Après avoir raconté la mort héroïque de nos saints martyrs de Lyon et de Vienne, il ajoute :

Page 474 : « Telle était cette église (l'église de saint Pothin), qui, du premier coup, atteignit aux priviléges des plus hautes églises chrétiennes de l'Asie, et dressa, au centre d'un pays encore à demi barbare, comme un phare lumineux... Les chrétiens de Lyon et de Vienne... furent portés tout d'abord au sommet de la perfection. Nulle part la vie n'était plus austère, l'enthousiasme plus sérieux, la volonté de créer le royaume de Dieu plus intense. La Gaule entra ainsi dans l'Église de Jésus par un triomphe sans égal. »

La Gaule et l'Asie étaient loin, au reste, d'être alors les seuls théâtres d'un semblable mouvement. Dès l'an 135, M. Renan est convenu, page 274, que « les païens, entrant en foule dans l'Église, y devenaient les plus nombreux. »

Enfin, tout en le déplorant comme on va voir, il reconnaît que, dès l'an 138, l'Église a décidément partie gagnée. Page 294 : « Sous eux (Antonin et Marc-Aurèle), le monde s'attriste, perd sa gaieté, s'encapuchonne, se fait chrétien..... C'est vraiment à cette date que le monde dit adieu à la joie, traite les muses de séductrices, ne veut plus entendre parler que de ce qui entretient sa mélancolie, se change en un vaste hôpital. »

Pauvre M. Renan ! comme on sent que cet envahissement des idées chrétiennes lui déchire le cœur ! Comme il s'indigne quand ses savantes recherches lui font prendre sur le fait les misérables qui, dix-sept cents ans à l'avance, travaillaient avec tant d'ardeur à lui attrister la terre pour le jour où il viendrait l'habiter ! Quand ces obstinés se font torturer, massacrer en masse pour lui changer son empire d'Adrien en un monde aussi dépourvu de gaieté, pouvait-il moins faire que de les appeler *troupes d'affolés?*

Pourtant, si déplorable qu'il paraisse aux gens qui, ne sachant pas trop si Dieu ne s'est pas « moqué de sa créature au point de lui imposer le fardeau du devoir sans compensation, » prisent avant tout la gaieté, le fait n'en est pas moins constant. Et, si l'on veut savoir quel rapport il y avait entre ces progrès de l'Évangile et la foule des martyrs, c'est encore M. Renan qui, malgré son chagrin, a daigné nous l'apprendre en citant saint Justin :

Page 303 : « Plus on nous fait souffrir de maux, plus on voit se multiplier le nombre des fidèles. Le vigneron taille sa vigne pour la faire repousser, il en ôte les branches qui ont porté du fruit pour lui en faire jeter d'autres plus vigoureuses et plus fécondes ; il arrive la même chose au peuple de Dieu, qui est comme une vigne fertile, plantée de sa main et de celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Dial.*, 110). »

CONCLUSION

Résumons-nous maintenant.

Borné à la seule recherche des vérités contenues dans l'*Eglise chrétienne*, nous devons à son auteur la mise en lumière des points suivants :

1° Dès les premières années du second siècle de notre ère, le monde romain tout entier connaissait l'Eglise catholique. Cette Eglise se présentait dès lors avec ses livres sacrés ; elle avait un enseignement qu'elle prétendait tenir des Apôtres, et qu'elle défendait avec énergie contre toute altération ou toute innovation des hérétiques. On ne saurait saisir la moindre différence entre l'idée que les fidèles d'alors se faisaient de cette Eglise, de son origine, de sa mission, et l'idée qu'en ont les fidèles d'aujourd'hui.

2° Chaque Eglise particulière avait dès lors son évêque ; on

attachait un soin particulier à constater l'ordre de succession canonique, en vertu duquel cet évêque était considéré comme successeur des Apôtres.

3° A la même époque, tous les chrétiens s'accordaient à reconnaître l'évêque de Rome le chef suprême de l'épiscopat. Son siége était regardé comme le centre de l'orthodoxie. L'exemple de la soumission à son autorité était donné par les évêques les plus vénérables, et par ceux que les Apôtres avaient directement instruits.

4° La règle de foi dans l'Eglise était la tradition remontant par une chaîne non interrompue jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette règle était d'autant plus facile à appliquer en ce temps-là, qu'on possédait encore vivants quelques vieillards qui avaient vu et entendu le Divin Maître. Ceux qui n'avaient connu ni Lui ni ses apôtres s'informaient avec la plus grande exactitude près de ceux qui avaient eu ce bonheur. La tradition était l'âme de l'enseignement ecclésiastique.

5° On admettait, alors comme aujourd'hui, l'union hypostatique de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ ; on lisait dans les récits évangéliques qu'il avait Lui-même rendu témoignage à sa divinité. On croyait à la présence réelle dans l'Eucharistie, à la perpétuelle virginité de Marie, etc. Enfin, non-seulement on croyait à la rémission des péchés, mais cette rémission s'obtenait par la confession.

6° L'Eglise était violemment persécutée ; les martyrs se comptaient par milliers ; leur constance, au milieu des supplices les plus cruels et les plus divers, ne se démentait pas.

7° Plus on persécutait l'Eglise, plus elle se fortifiait et plus elle s'accroissait.

Voilà ce qui ressort de l'examen des faits, tels que M. Renan lui-même a dû les exposer dans son dernier volume. Malheureusement, entremêlés comme ils le sont d'erreurs considérables, surchargés de renvois auxquels n'a jamais recours le commun des lecteurs, ces faits se trouvent dans leur ensemble

absolument dénaturés. Voilà pourquoi nous estimons ce nouvel ouvrage aussi pernicieux que les précédents pour la plupart de ceux qui l'auront entre les mains.

Nous nous garderons pourtant de toute parole trop amère contre son auteur.

L'humilité de notre situation dans l'Eglise ne nous donne pas le droit de le condamner, et le besoin que nous avons d'indulgence pour nos propres erreurs nous fait vivement sentir le devoir d'être plus indulgent que personne à l'endroit des erreurs d'autrui.

Pourtant, que M. Renan nous permette de le lui dire. Quand sa pensée se reporte vers ses anciens condisciples du séminaire ; lorsqu'il se représente leur vie consacrée à sécher tant de larmes, à soutenir, à relever tant d'âmes, tandis que sa vie à lui se dépense à écrire des livres dont le plus clair résultat est de diminuer autour d'eux la foi sans laquelle ils deviennent impuissants ; lorsqu'il songe qu'ils ont, eux, pour appui dans leurs travaux et leurs épreuves une confiance inébranlable en un suprême Rémunérateur de tout bien, tandis qu'il en est arrivé, lui, à rêver que Dieu ait pu «se moquer de sa créature jusqu'à lui imposer le fardeau du devoir sans compensation », il doit avoir des heures atrocement lugubres. Au prix de ces heures-là, nous ne voudrions ni de son incontestable talent d'écrivain, ni de son fauteuil à l'Académie, ni du retentissement qui se renouvelle autour de son nom à chacun de ses nouveaux volumes.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES.